

# La valorisation culturelle des mémoires de l'immigration dans la région Rhône-Alpes

Dans la lignée des travaux d'Armand Gatti et de Jean Hurstel, les actions culturelles construites sur la parole des immigrés contribuent à construire une histoire collective de l'immigration. Celle-ci, trop longtemps ignorée et presque exclusivement assimilée à celle des ouvriers, leur confère une légitimité sociale dans la société française, légitimité qu'il faut prendre garde de ne pas enfermer dans des frontières ethniques et spatiales.

Depuis peu d'années, sous l'influence probable de plusieurs événements qui ont marqué les actualités culturelles et politiques nationales<sup>(1)</sup>, les questions relatives à la place des enfants d'immigrés dans notre pays se sont enrichies d'une entrée qui, sans être nouvelle comme nous allons le voir, prend une place considérable dans diverses opérations liées à la politique de la ville : la mémoire de l'immigration (ou la mémoire des immigrés) et sa valorisation culturelle<sup>(2)</sup>. Mon objectif dans cet article vise à restituer un peu de la profondeur chronologique du traitement culturel et artistique de cette mémoire collective des immigrés, de préciser la place de la région Rhône-Alpes dans cette histoire, et enfin, de signaler des éléments de problématique que les professionnels de l'action culturelle et de la politique de la ville pourraient utiliser<sup>(3)</sup>.

Sur cette question de la mémoire dans l'action culturelle, on peut évoquer en introduction deux expériences de deux personnages emblématiques, Jean Hurstel et Armand Gatti.

par **Michel Rautenberg**,  
professeur d'ethnologie,  
Clerse/université  
des sciences  
et techniques de Lille

---

1)- La création de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI), le retour du refoulé de la mémoire...

2)- En 1994 s'était tenu à Roubaix, au Centre des archives du monde du travail, un colloque placé sous la présidence de Jacques Toubon, alors ministre de la Culture, intitulé *Culture et lien social*. J'y avais assuré la coordination de l'atelier "Lien social, mémoire collective et interculturalité" auprès de Jean Métral. C'est dire que le thème n'est pas nouveau dans les milieux culturels puisque, à cette occasion, plusieurs opérations traitant de la mémoire de l'immigration avaient été présentées par des représentants de théâtres ou de diverses autres structures culturelles. À ma connaissance, aucun compte-rendu de ces journées n'a été réalisé.

3)- Ce texte est la version remaniée d'une communication faite à l'occasion de la journée d'étude nationale intitulée, *La valorisation culturelle des mémoires d'immigration : un enjeu social et historique*, organisée par la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI) et Aralis (association Rhône-Alpes pour le logement et l'insertion sociale), journée inscrite dans le cadre du programme Traces 2005, troisième forum des mémoires d'immigrés en Rhône-Alpes, du 14 novembre au 11 décembre 2005.

4)- "Le Big Bang culturel",  
Jean Hurstel, *Passerelles*,  
n°2, Thionville, pp. 41-46.  
[www.passerelles.org](http://www.passerelles.org)

5)- *Cultures périphériques ?  
L'action culturelle  
dans les quartiers d'habitat  
social*, CCI, Centre Georges-  
Pompidou, 1985 (Culture  
au quotidien).

6)- *Ibidem*, p. 92.

7)- *Itinéraires. Culture,  
insertion, jeunes*,  
ministère de la Culture,  
juillet 1990, p. 35.

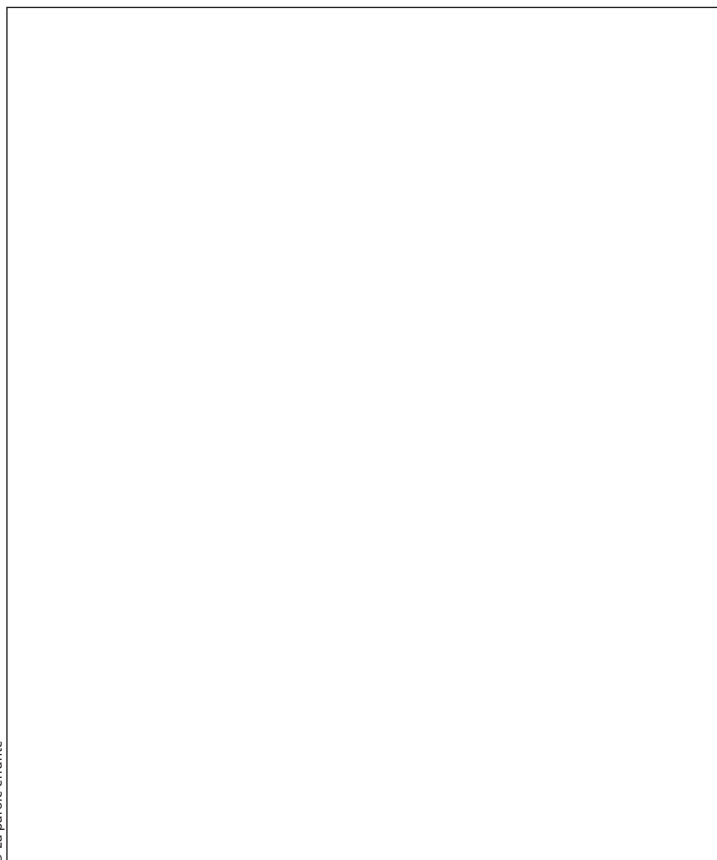
8)- *Ibidem*, p. 36

Jean Hurstel, dans le bassin minier lorrain, à partir de 1978, réalise avec son équipe de la Maison des cultures frontières de Freyming-Merlebach des enquêtes systématiques auprès des habitants afin de recueillir des photos de famille des mineurs dans les vingt-six communes du bassin ; les photos déclenchent la mémoire puis les récits, les récits débouchant sur l'écriture et la représentation de "photodrames" qui seront ensuite présentés dans chaque commune<sup>(4)</sup>.

L'écriture collective engagée par Armand Gatti au milieu des années soixante-dix avec les "*exclus de la culture officielle*", dans les prisons, les quartiers "délaiés" des grandes villes, auprès des émigrés (qui ne sont pas encore "immigrés"), entend donner la parole à des gens qui ne l'ont pas, mais veut aussi faire reconnaître publiquement "*la culture qu'ils portent en eux*", qui n'est pas réduite à être "leur" culture. Ce qui compte alors est d'inscrire ces parcours de vie dans l'histoire du monde<sup>(5)</sup>. À l'Archéoptéryx à Toulouse, dans les années quatre-vingt, Armand Gatti monte un atelier avec une association travaillant à l'insertion sociale. Il y accueille des jeunes âgés de 18 à 25 ans venant des quartiers périphériques, des ex-taulards, etc. Armand Gatti : "*Ces gens, on les réunit, on leur dit : voilà, votre seule dignité, c'est l'écriture. Vous allez essayer d'exister à partir de l'écriture. [...] Au début l'écriture se fait tout en phonétique. C'est à peu près incompréhensible. Et puis, peu à peu, ils commencent à prendre leur texte en charge et, comme il y a une échéance [...], il ne s'agit pas d'aller jouer les minables. C'est une motivation simple.*"<sup>(6)</sup>

### *Gatti, Hurstel, pionniers de l'action culturelle*

Chez Gatti, comme chez Hurstel probablement, écriture collective pour l'un, travail sur la mémoire pour l'autre s'inscrivent dans une démarche politique et poétique qui vise l'autonomie de l'individu et non le renvoi à une culture d'origine plus ou moins mythifiée. La mémoire est comprise comme un lien de l'individu avec son histoire qu'il s'agit de réhabiliter pour l'aider à construire sa place dans la société. On sollicite la biographie des personnes afin de reconstruire les trajectoires individuelles des "*oubliés de l'histoire*", pour qu'elles accèdent au même statut de légitimité que les trajectoires de vie de n'importe quelle autre personne. Le travail d'écriture de Gatti inclut trois temps qu'il résume ainsi : "*Qui suis-je ? De quoi je veux parler ? À qui je m'adresse ?*"<sup>(7)</sup>. C'est un long travail qui dépasse les quelques heures qui peuvent être consacrées à un simple recueil de souvenirs. "*La connaissance de soi, c'est indispensable, il faut revendiquer qui vous êtes, ce que vous avez fait, s'accepter tel que vous êtes.*"<sup>(8)</sup>. C'est en définitive un effort solitaire, long, difficile, qui implique une rupture avec les automatismes et les routines de la vie quotidienne. On regarde sa vie devant soi, avec les échecs, les humiliations. En la mettant sur papier, on prend le risque de l'exposer, de "*passer aux aveux*", comme le lui a dit un jour un participant des ateliers.



**Armand Gatti.**  
Photographie prise lors  
d'un débat organisé  
autour de l'écriture  
de la nouvelle version  
de la pièce  
*Le labyrinthe*, jouée  
lors du 36<sup>e</sup> festival  
d'Avignon en 1982.

De ces textes témoignages, Gatti construit une pièce qui sera une œuvre, un spectacle qui sera joué d'abord pour eux, pour ceux qui ont écrit. Par le spectacle, les histoires individuelles se croisent, elles font masse et deviennent une histoire collective, elles accèdent à la parole publique, mais restent sous la responsabilité de l'artiste : il n'y a aucune démagogie dans le travail de Gatti. La scène métamorphose les histoires individuelles en drame social, elle les fait accéder à l'histoire collective.

C'est aussi ce que nous avons pu voir dans le spectacle donné en 2000, *Le silence des braves* d'Abdou el Aïdi, présenté au cours de la première version de *Traces*<sup>9)</sup>. Des hommes, d'anciens ouvriers algériens, racontaient leur histoire, accompagnés par un enfant et un comédien professionnel. À travers le périple depuis Marseille, dans les usines ou le camion que conduisait l'un d'eux, dans les silences et les incompréhensions avec leurs enfants, c'était bien l'histoire de tous ces migrants venus d'Algérie, Arabes ou Kabyles, qui était racontée. Les histoires individuelles prenaient un relief nouveau, probablement inattendu pour eux-mêmes et pour ceux qui les connaissaient. Le long travail de remémoration, l'anamnèse permettait de construire une mémoire collective structurée par le récit théâtral ; les hommes qui avaient vécu et raconté ces histoires les rejouaient et, à travers le jeu, ils se donnaient la possibilité de mettre à distance leur

9)- *Traces* 2000, premier forum des mémoires d'immigrés, du 4 au 15 avril 2000, à l'initiative d'Aralis.

10)- On trouvera un compte-rendu de cette opération, Traces 2000, dans *Villes, patrimoines, mémoires. Action culturelle et patrimoines urbains en Rhône-Alpes*, Collectif, Lyon, La passe du vent, 2000.

11)- Conférence du 14 janvier 2005 à l'université populaire et citoyenne de Roubaix, rapportée dans *Les cahiers de l'UPC*, 1, Roubaix, mai 2005.

12)- En 1989, il dirigea un numéro de la revue *Le Monde alpin et rhodanien* sur le thème "Migrations", 3<sup>e</sup>-4<sup>e</sup> trimestres, dans lequel plusieurs articles traitaient des migrations contemporaines dans la région Rhône-Alpes.

passé, de le regarder comme nous-mêmes, spectateurs, le regardions. Face à eux, dans la salle, il y avait les familles, les enfants, les voisins, les amis qui recevaient ces histoires. Pour certains d'entre eux, ils entendaient l'histoire de leurs parents pour la première fois.

Ce qui relie ces spectacles, de Gatti aux *chibanis* ("les anciens") de Traces 2000<sup>(10)</sup>, c'est l'objectif d'inscrire l'immigration dans l'histoire collective. La vie des ouvriers immigrés était une vie difficile : éloignement de la famille, isolement, dureté des conditions de travail, économies draconiennes pour envoyer de l'argent au pays, racisme. Il ne s'agissait pas de recueillir des "traditions" plus ou moins exotiques mais de rétablir des individus dans une histoire qui sortait juste, à la fin des années quatre-vingt-dix, de longues décennies d'illégitimité médiatique.

### *La construction d'une légitimité sociale*

Cette légitimation par le recueil de témoignages, par la parole donnée aux "anonymes" s'organise, me semble-t-il, autour de quatre dynamiques.

Tout d'abord, il s'agit de contribuer à construire une histoire culturelle de l'immigration. Cette dernière a eu du mal à être reconnue dans le paysage scientifique et culturel français ; en 1988, Yves Lequin, alors professeur d'histoire contemporaine à Lyon II, dirige la première *Histoire des étrangers et de l'immigration en France*. Le sommaire est très instructif : elle s'arrête en 1945, la période contemporaine n'étant introduite que par une postface. Ce sont des sociologues qui vont les premiers s'intéresser à l'histoire de l'immigration et des historiens, tel Gérard Noiriel qui publie la même année un ouvrage qui fera date, *Le creuset français*. Noiriel, l'un des tout premiers, ose dire ce qui est à l'époque un tabou : "*La République s'est construite sur le refoulement [...] de l'immigration alors même que l'immigration a été constitutive de la société française depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle*"<sup>(11)</sup>. Aujourd'hui l'histoire de l'immigration est un chantier bien engagé, et on peut saluer en Rhône-Alpes le travail pionnier de Philippe Videlier dès le milieu des années quatre-vingt<sup>(12)</sup>. Cependant, elle manque encore de cadres sur des points essentiels, comme les liens à établir entre immigration et colonisation. L'historien Pascal Blanchard le rappelle souvent : la France, qui édifie son musée de l'Histoire de l'immigration, n'a toujours pas de lieu muséographique consacré à la colonisation, cas semble-t-il unique parmi les ex-puissances coloniales. L'histoire de l'immigration étant mal assumée par la collectivité nationale, l'expression des mémoires qui sont par définition singulières prend une place peut-être un peu grande après une trop longue phase de silence. La question qui se pose alors est une confusion fréquente entre la mémoire comme pratique sociale et la mémoire comme témoignage pour l'histoire. Nous y reviendrons.

Ensuite, il est nécessaire d'affirmer la présence des immigrés en tant qu'immigrés et pas seulement comme ouvriers au sein de la société fran-

çaise. L'immigration a sa place dans l'histoire de la France, mais elle a aussi une histoire propre. J'insisterai sur deux points :

– Travailler sur l'histoire de l'immigration, c'est identifier des filières complexes. Abdelmalek Sayad (1999) insistait souvent sur le fait que nombre d'immigrés algériens étaient doublement immigrés : immigrés dans un autre pays, mais aussi ruraux qui devaient s'adapter à la vie en ville considérée souvent, dans les années cinquante-soixante, comme synonyme de luxure pour ces musulmans pratiquant un islam imprégné de croyances populaires. On oublie aussi que les histoires migratoires ne mettent pas face-à-face deux pays : les événements récents à la frontière espagnole<sup>(13)</sup> ou à Sangatte<sup>(14)</sup> nous le rappellent. Le migrant circule, il se déplace de pays en pays, de région en région, avant de se fixer. Il participe à une “mondialisation par le bas” (Tarrus, 2002) dont on néglige trop souvent l'impact économique et social sur nos sociétés.

– Enfin, les sociologues ont longtemps négligé la question migratoire. Jusque dans les années quatre-vingt-dix a dominé un point de vue ouvrieriste qui effaçait la spécificité de l'immigration (sur ce point, les travaux de Michel Verret<sup>(15)</sup>, spécialiste incontesté de la culture ouvrière, ont quelque chose de presque caricatural : les immigrés n'y sont évoqués qu'en tant que participants au monde ouvrier). Quand Olivier Schwartz (1990) travaille sur la culture ouvrière dans le Nord, quand Michel de Certeau (1990) tente de décrire la “culture ordinaire”, ce sont les ouvriers “en général” qui sont évoqués. Les “travailleurs immigrés”, pourtant nombreux dans les mines du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais ou parmi les ouvriers de la métallurgie qui pratiquaient l'art de la “peruque”<sup>(16)</sup>, sont invisibles. Il me semble – mais peut-être est-ce que je me trompe ? – que les artistes ont précédé les chercheurs sur cette question. Nous avons évoqué Armand Gatti, on pourrait aussi citer, en Rhône-Alpes, le travail pionnier de la compagnie Traction avant à Vénissieux, créée par Marcel Notargiacomo en 1984, et qui est contemporaine des premiers travaux sociologiques de l'Ariese (Association de recherches, d'intervention et d'études sociologiques et ethnologiques) à Vénissieux.

### *Disparition des ouvriers, disparition des immigrés*

Aujourd'hui, par un étonnant retour de manivelle, les immigrés ne sont plus ouvriers. On est passé d'un extrême à l'autre en deux décennies, c'est-à-dire bien moins qu'une vie de travail. Le monde ouvrier, la culture ouvrière sont devenus invisibles (sauf pour en parler au passé et de manière quasi patrimoniale : mythification des mineurs dans le Pas-de-

13)- La presse s'est fait régulièrement l'écho, pendant l'automne 2005, des drames survenus aux frontières entre les enclaves espagnoles et le Maroc, et plus largement des périple entre le Sahel et l'Europe au cours desquels des dizaines de jeunes gens trouvent la mort chaque année.

Les jeunes des banlieues appartiennent à un monde de l'immigration dont l'histoire est tue, voire niée, et à des catégories sociales sans les repères idéologiques et sociaux des décennies passées.

14)- À Sangatte, à proximité de Calais, le camp de transit a été fermé en 2003 par le gouvernement français sans pour autant régler le problème de l'afflux des réfugiés, venus souvent d'Asie centrale ou du Proche-Orient, voulant se rendre en Angleterre.

15)- Par exemple : *Chevilles ouvrières*, Les éditions de l'atelier, 1995. Ce recueil d'articles qui s'étalent sur une quinzaine d'années est assez représentatif de la variété des intérêts du sociologue du mouvement ouvrier et de la culture ouvrière.

16)- L'art de la peruque, qui a fait l'objet de pages fameuses de Michel de Certeau, consistait à prélever une partie des matières premières (chutes...) dans les ateliers et à les usiner pour son propre compte.

Calais<sup>(17)</sup>, emblématisation des jardins ouvriers, idéalisation des canuts à Lyon, etc.). Au point que Stéphane Beaud et Michel Pialoux passaient pour des quasi-révolutionnaires quand ils rappelaient dans *Violences urbaines, violences sociales*, en 2003, ce qui aurait passé pour un truisme une ou deux décennies plus tôt : les difficultés sociales des habitants des banlieues, et particulièrement celles des enfants d'immigrés, doivent être analysées au regard de la place du monde ouvrier dans notre société. Il subit depuis une vingtaine d'années une longue délégitimation, qui n'est pourtant pas synonyme de disparition, puisque près de 25 % des actifs sont encore considérés comme ouvriers en France<sup>(18)</sup>, et parmi eux, beaucoup d'immigrés originaires d'Afrique du Nord ou du Sahel.

D'un point de vue sociologique, le problème de la place légitime des immigrés dans la société est donc double pour les jeunes de banlieues : ils appartiennent encore, même nés en France, à un monde de l'immigration dont l'histoire est tue,

voire niée ; et ils appartiennent à des catégories sociales qui n'ont plus les repères idéologiques et sociaux des décennies passées. On le voit dans nombre de récits de mémoire masculins, quand le cadre de l'enquête s'y prête : le monde du travail est très présent dans *Le silence des braves*. Ces anciens ouvriers évoquent la vie à l'usine, le rapport aux collègues, la mémoire du travail, mémoire des gestes, mémoire des techniques et des termes techniques. La mémoire de l'immigration, c'est aussi la mémoire de l'immigré ouvrier, l'expression d'une identité sociale construite dans le travail à l'usine, face au racisme qui bloquait souvent les promotions, suivant une échelle ethnique des responsabilités qui, à ma connaissance, a été rarement décrite par les sociologues et les anthropologues du travail.

### *Histoire individuelle, histoire collective*

Restituer aux personnes leur dignité d'acteur dans la société est très souvent l'argument avancé en premier dans la mise en œuvre des projets culturels de mémoire. À ce titre, le film de Yamina Benguigui, *Mémoire d'immigrés*, a eu un impact probablement essentiel. C'est, par exemple, à la suite de sa projection au musée Dauphinois qu'il a été décidé, en collaboration entre l'équipe du musée et l'association Alif (Amitiés et liens France-Maghreb), de développer des manifestations sur la mémoire de l'immigration algérienne à Grenoble, autour d'une exposition en 2000 intitulée "Pour que la vie continue" (*Villes, patrimoines, mémoires. Action culturelle et patrimoines urbains en Rhône-Alpes*, p. 53, voir biblio). La culture et l'art sont considérés comme libérateurs, ils doivent permettre à chacun d'être le "porteur de sa propre parole" pour reprendre les mots de Gatti ; il s'agit, pour y parvenir, de dire son histoire puis de l'écrire, enfin de la présenter au public ; et du croisement des histoires individuelles, racontées parfois de manière collective, naissent en même temps

La culture et l'art sont considérés  
comme libérateurs, ils doivent  
permettre à chacun d'être  
le "porteur de sa propre parole".

17)- La place des immigrés nord-africains dans les mines a longtemps été méconnue. Le Centre historique minier de Lewarde a consacré la première exposition d'envergure sur le sujet en 2004, permettant de réévaluer la place des différentes immigrations dans l'industrie extractive. La question du racisme au fond – où, suivant le mythe bien installé, "tous sont noirs" – a encore du mal à être évoquée. On remarquera aussi la très faible présence des Nord-Africains parmi les bénévoles qui animent la plupart des musées de la mine de la région, alors qu'ils étaient majoritaires au fond dans les années soixante-dix et quatre-vingt.

18)- Enquête : Emploi 2003 de l'Insee.

une mémoire commune et un spectacle possible. C'est aussi la démarche de la compagnie de théâtre le Léopard dramatique à Vaulx-en-Velin : sous le pilotage du poète Roger Dextre, des femmes ont écrit leur ville, leurs souvenirs qui ont été ensuite mis en commun. Ce travail de réhabilitation symbolique est douloureux : *"C'est chaque fois comme une mise à nu"* (*ibidem*, p. 108) ; raconter l'arrivée à Marseille et les conditions de logement, en voisinage avec les rats, n'est pas chose facile (*ibidem*, p. 109). Mais il permet des face-à-face qui rendent aux itinéraires personnels toute leur profondeur et leur singularité. Ainsi, lors de l'atelier d'écriture, Roger Dextre voit-il l'étonnement réciproque d'une ancienne habitante d'un immeuble démolit qui *"fait un détour plutôt que de passer par là où il n'y a plus rien"* (*ibidem*, p. 109) et d'un jeune homme, le fils d'une amie de cette habitante, qui se félicite de cette démolition. Cet accent mis sur les individus, travailleurs immigrés, femmes, ouvriers, enfants, on le voit particulièrement bien dans les nombreux travaux photographiques qui sont réalisés dans les années quatre-vingt-dix, par exemple à Echirrolles par Maryvonne Arnaud en 1995-1996 ou par Michel Gasarian entre 1991 et 1993.

Revenons à Gatti. Chez Gatti, on n'est pas dans la reconstruction culturelle des origines mais dans un discours politique et artistique : l'immigré est un ouvrier, un exploité du colonialisme ou du capitalisme en même temps qu'il appartient à une communauté culturelle. Il est aussi le représentant d'une culture dite populaire dont on avait du mal à définir les contours et le contenu, entre le matérialisme historique finissant et le patrimoine ethnologique naissant<sup>(19)</sup>. C'est l'époque où l'on s'interrogeait sur "l'autonomie symbolique" des cultures populaires : Michel de Certeau tentait de comprendre la culture "ordinaire" des ouvriers, faite de "bricolages", d'un "art de la ruse", de "détournements" des objets et des significations des œuvres de la "haute culture" ; Bourdieu, de son côté, voyait surtout dans les cultures populaires des phénomènes d'aliénation, des pratiques et des habits placés sous le signe de la domination<sup>(20)</sup>.

19)- En 1980 est créée la mission du patrimoine ethnologique au ministère de la Culture. L'un de ses premiers thèmes de recherche portera sur l'anthropologie urbaine, dont les questions de l'ethnicité et des migrations. En revanche, la notion de culture populaire n'aura jamais bonne presse chez les ethnologues en général, pour des raisons que je n'ai jamais bien comprises.

20)- On lira la mise au point de Jean-Claude Passeron sur le sujet (voir bibliographie).

## *L'explosion des projets mémoriels*

Dans une étude réalisée en 2002-2003 pour le compte du programme de recherche interministériel, "Cultures, villes, dynamiques sociales", Jean-Barthélemi Debost a analysé un corpus de cent quatre-vingt-seize actions culturelles prenant l'histoire ou la mémoire comme ressource. Au début des années quatre-vingt-dix, ces actions sont portées par des dispositifs nationaux : "Un été au ciné" du Centre national de la cinématographie (CNC), "Patrimoine et Insertion" du ministère de la Culture et du ministère de l'Emploi et de la Formation etc. Suivent une période de baisse sensible du nombre d'opérations puis une remontée à partir des années 1997-1998, à la suite probablement (c'est son hypothèse, mais je suis très enclin à la partager) du succès inattendu du film de Yamina Benguigui et de quelques autres, dont le *Gone du Chaâba* (1997), tiré du livre éponyme d'Azouz Begag. Ces opérations, à l'inverse des précédentes, sont plutôt le fait d'initiatives locales

## Références bibliographiques

Beaud Stéphane, Pialoux Michel, *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Fayard, 2003 (réédition 2005, Hachette).

*Les cahiers de l'UPC* (Université populaire et citoyenne) 1, Roubaix, mai 2005.

Certeau de Michel, *L'invention du quotidien*, tome I Arts de faire, Gallimard, 1990.

Collectif, *Villes, patrimoines, mémoires. Action culturelle et patrimoines urbains en Rhône-Alpes*, Lyon, La passe du vent, 2000.

Collectif, *Tous gueules noires. Histoire de l'immigration dans le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais*, Lewarde, Centre historique minier, collection mémoires de Gaillette, 2004.

*Cultures périphériques ? L'action culturelle dans les quartiers d'habitat social*, CCI, Centre Georges-Pompidou, 1985 (Culture au quotidien).

Debost Jean-Barthélemi, *Répertoire analytique des actions de terrain travaillant l'histoire et/ou la mémoire de populations et/ou de territoires*, association L'entre deux, Programme de recherche interministériel Cultures, villes et dynamiques sociales, 2003.

*Itinéraires. Culture, insertion, jeunes*, ministère de la Culture, délégation interministérielle à l'insertion des jeunes, juillet 1990, p. 35. Brochure éditée par le ministère.

et elles vont aller en grandissant en nombre année après année. *“L'action de mémoire apparaît comme extrêmement séduisante. Elle apparaît pour les porteurs de projets comme une attention particulière portée aux habitants. Elle participe au registre de l'émotion ou de la mise à jour du 'non-dit'. Elle apparaît également simple à monter”* (Jean-Barthélemi Debost, 2003, p. 60). Nombre d'établissements scolaires, d'associations locales ou de centre sociaux vont se mettre sur les rangs, alors que les services municipaux (bibliothèques, missions à la ville, archives municipales...) se mobilisent largement et que les artistes sont deux fois plus souvent sollicités qu'historiens et ethnologues. L'idée générale de ces opérations est de construire une relation active entre le passé et le présent, d'utiliser le spectacle, l'exposition ou l'atelier d'écriture pour favoriser la prise de parole des habitants.

Trois régions sont particulièrement concernées : l'Île-de-France (25 %), le Nord-Pas-de-Calais (20 %) et Rhône-Alpes (12 %). L'examen

des fiches rassemblées par l'auteur montre la récurrence de quelques thèmes : la mémoire et l'histoire du quartier, ce dernier étant généralement envisagé dans son lien à la ville ; l'identité collective, les “racines” ; le lien entre les générations. Ce qui est frappant, c'est le faible nombre de références directes à l'immigration dans les intitulés ou les objectifs annoncés, alors que la lecture du contenu des fiches montre qu'à l'évidence c'est l'une des préoccupations majeures des responsables des projets. Les termes de “citoyenneté” et “d'intégration” reviennent relativement souvent. Autre quasi-absence significative, celle de la mémoire du travail.

### *La culture du quartier, frontière spatiale, frontière ethnique*

En quoi ces opérations sont-elles “loco-culturalistes” alors que les thèmes culturels ou ethniques semblent peu présents ? Il ne s'agit pas de dire que les opérations mémorielles renvoient les personnes à leur culture d'origine, qu'elles contribuent à les enfermer dans une histoire ou une tradition “ethnique” ou communautaire. Les intitulés et les attendus des projets sont clairs sur ce point. Tous, ou quasiment tous, évoquent l'ouverture sur la ville, ils sont fondés sur un précepte qu'on pourrait presque qualifier de “socratique” : *“connais-toi toi-même pour t'ouvrir aux autres”, “connais ta mémoire et*



ton histoire pour t'approprier celle de ton pays." Ce qui est insidieusement culturaliste dans cette approche, c'est que par le truchement du local on renferme encore les individus sur un groupe résidentiel et que, compte tenu des comportements démographiques des habitants de ces quartiers, les frontières spatiales viennent approximativement se substituer aux frontières ethniques ou communautaires<sup>(21)</sup>. On renforce la place du quartier dans la construction des identités sociales au détriment de ce que pourraient être des mémoires du travail, des usages de la ville, des réseaux, etc. Bien souvent, la culture ou la mémoire du quartier se résume à la culture ou la mémoire de telles ou telles communautés qui y habitent. D'une certaine façon, le quartier prend la place de la communauté, la "culture de quartier" s'inscrit dans une relation homothétique à la culture "d'origine" pensée sur un registre plus mythique que pragmatique : la mémoire locale permet ainsi de passer de la culture ("d'origine") au quartier (où l'on vit).

La manière dont on traite les questions mémorielles en général, et leur réalisation culturelle en particulier, est très liée au contexte social, politique et idéologique ambiant. Selon les périodes, les mêmes événements ne seront pas racontés de la même manière ; la mémoire est un récit qui prend son inspiration dans les choses vues ou vécues, mais qui s'inscrit toujours dans le contexte de l'énonciation. La mémoire n'est pas l'histoire, même si elle peut la nourrir après un traitement scientifique approprié. C'est pourquoi ces opérations culturelles nous parlent tout autant des immigrés et de leur passé que de la société en général. Par exemple, lorsque le ministère de la Culture s'était intéressé aux "quartiers" dans les années 1993-1994, l'accent avait été mis sur la connaissance du patrimoine. Les approches mémorielles, particulièrement celles de l'immigration, étaient peu nombreuses mais plusieurs projets de l'opération "Patrimoine et quartiers" portaient sur l'archéologie. Aujourd'hui, alors que les élus locaux sont les principaux bailleurs

de fonds, les problématiques urbaines priment et nombre d'opérations visent à réinscrire les quartiers périphériques dans l'ensemble urbain. À travers la mémoire, l'immigration semble finalement rarement traitée pour elle-même, comme un fait social, historique et culturel à part entière (ce qui n'empêche pas bien sûr des exceptions, comme les expositions qui sont désormais organisées tous les deux ans au musée Dauphinois de Grenoble, ou de nombreuses actions organisées cette année dans le cadre de Traces 2005). Souvent encore, l'immigration est perçue depuis un point de vue particulier et extérieur.

21)- On retrouve là une problématique qui a été décrite souvent dans certains quartiers délaissés par les classes moyennes des grandes villes américaines. Sous couvert de respecter les spécificités culturelles des habitants, ce sont des zones "tiers-mondialisées" qui se développent au cœur même des cités (par exemple, à Philadelphie, Kristin Koptiuch, 1999, voir bibliographie).

### Références bibliographiques

- Grignon Claude, Passeron Jean-Claude, *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1989.
- Koptiuch Kristin, "Third-worlding at home" in Gupta Akhil, Ferguson James (éd), *Culture, Power, Place. Explorations in Critical Anthropology*, London, Durham, Duke University Press, pp. 234-248, 1997.
- Lequin Yves, Goubert, Pierre, *La mosaïque France. Histoire des étrangers et de l'immigration en France*, Larousse, 1988.
- Le Monde alpin et rhodanien*, 1989, "Migrations", 3<sup>e</sup>-4<sup>e</sup> trimestres.
- Noiriel Gérard, *Le creuset français. Histoire de l'immigration, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Seuil, 1988.
- Sayad Abdelmalek., *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, préface de Pierre Bourdieu, Seuil, 1999.
- Tarrius Alain, *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Balland, 2002.
- Schwartz Olivier, *Le monde privé des ouvriers, hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990.
- Verret Michel, *Chevilles ouvrières*, Les éditions de l'atelier, 1995.

## Thérapie sociale

Ces opérations culturelles et mémorielles ont pris une dimension de plus en plus proche d'une "thérapie sociale", comme on le perçoit dans le vocabulaire employé dans les projets : derrière les notions d'identité et de territoires, l'enjeu est de "retisser du lien" urbanistique, social et culturel entre les quartiers de la ville. D'une certaine manière c'est une vieille histoire puisque déjà les pionniers du travail culturel de la mémoire avaient en tête cette préoccupation. La mémoire apparaît ici comme un prétexte à une action sociale et urbaine plus large. On fait de la mémoire comme on ferait de l'animation socio-culturelle ou du sport. Or les questions mémorielles ont une forte dimension symbolique : les prendre comme de simples instruments de politiques urbaines ou sociales ne risque-t-il pas de conduire à des malentendus, à des déceptions si les actions ne sont pas suivies d'une véritable reconnaissance publique, et finalement provoquer l'effet inverse de celui recherché ?

De manière plus ou moins sensible, l'évolution des projets est le symptôme d'une transformation radicale de notre conception d'un monde commun, selon l'expression d'Hanna Arendt. Naguère, la société française était organisée en groupes sociaux (qu'on pouvait nommer classes si l'on était marxiste), liés entre eux par des rapports économiques, sociaux mais aussi politiques à travers les partis politiques et culturels à travers les représentations sociales. Ces groupes avaient certes leurs "cultures", leurs mémoires collectives et leurs histoires, les habitus étaient déterminés par la place de chacun dans la société et nos représentations de l'autre étaient plus fondées sur ces rapports sociaux que sur son origine ethnique ou culturelle<sup>(22)</sup>. Depuis quelques années, l'évolution des projets marque un tournant : si la question de la différence culturelle n'est que rarement explicitée, en revanche leur lecture et l'observation de terrain montrent bien que le mot "quartier" est devenu un euphémisme pour dire la différence ethnique et culturelle. Ce que nous voyons, c'est la transformation des questions sociales en questions culturelles. Il est symptomatique de la généralisation d'une approche culturelle des phénomènes sociaux que des opérations de même nature existent un peu partout en Europe.

Mais, dans le même temps, il faut aussi reconnaître que ces opérations mémorielles, en renforçant l'intérêt de la collectivité pour le local, en portant le regard sur les quartiers, parfois sur la rue ou l'immeuble, contribuent aussi à redistribuer les cartes de la démocratie locale en donnant accès à l'espace public à des populations qui s'en sentaient souvent exclues. Ces opérations peuvent alors être des tremplins pour accéder à d'autres statuts sociaux, à de nouvelles formes de légitimité qui se renégocient sur la base de la reconnaissance des mémoires collectives respectives. On devine là qu'émerge autre chose : notre capacité collective, ainsi que la volonté du monde politique, à reconnaître la dimension politique du microlocal ; notre aptitude ensuite à lui donner les outils adéquats pour s'affirmer. ◀

22)- Ce qui, bien sûr, n'interdisait pas le racisme : il n'est pas certain que le monde plus pacifié en apparence des trente glorieuses ait été moins discriminatoire envers les étrangers venus d'Afrique ou du Maghreb. Mon expérience personnelle des chantiers du bâtiment à la fin des années soixante-dix m'incite à être prudent face aux opinions très arrêtées sur la montée du racisme. Le racisme ne se limite pas à son expression publique ou à des sondages.